



Le Disque et la Musique populaire

UNE MISSION D'ENREGISTREMENT EN TCHÉCO-SLOVAQUIE

« Plus un poète chante dans son arbre généalogique, plus il chante juste ». C'est une formule de M. Jean Cocteau qu'on pourrait illustrer de mille exemples. De nos jours comme aux siècles passés, il n'est peut-être pas un grand artiste dont l'œuvre ne puise sa sève au plus profond du sol natal. Les contacts peuvent bien se multiplier entre les peuples, l'ombre d'un clocher de village veille sur tout ce qui naît de grand chez chacun d'eux. Non que les échanges internationaux soient nuisibles ou simplement inutiles aux esprits créateurs qui ont, au contraire, fort à y gagner et ne sauraient rien y perdre. Rubens, sans l'Italie, eût-il peint la Descente de Croix? Pourtant nulle intonation étrangère ne ternit la pureté de son accent flamand. De même a-t-on pu parler d'influence russe à propos de celui qui signait ses dernières œuvres : « Claude Debussy, musicien français », et qui, certes, avait le droit de le faire.

Cette sorte de loi qui fait l'Art s'élever d'autant plus haut qu'il est plus fortement nationalisé, c'est peut-être en musique qu'elle se vérifie avec le plus de rigueur ; et c'est logique, la musique étant, de tous les arts, le plus répandu dans le grand public et celui dont le rôle social est le plus important.

Dans sa forme la plus primitive, telle qu'on la trouve dans les pays où la vie moderne n'a pas encore ruiné le sentiment artistique populaire, on la trouve mêlée aux moindres actes journaliers.

Dans sa forme savante, elle apparaît étroitement liée à la vie de société. Le nom même de « musique de chambre » qu'on a donné à un genre particulièrement florissant à l'époque classique est à cet égard assez significatif. Très significatif également ce parallélisme qu'il serait aisé de mettre en lumière entre l'évolution de la musique au cours de son histoire et celle des mœurs, des idées, voire de la politique.

En fait, la musique d'un pays et d'une époque est un reflet fidèle de la civilisation de ce pays et de cette époque. Malheureusement, si elle suit ainsi les progrès de la civilisation, elle en subit du même coup les contraintes.

La vie de société bride notre spontanéité, capte les forces brutes de notre instinct dans des conduites artificielles où leur ardeur se perd. Parallèlement la musique, de nos jours, tend à perdre en gratuité, en sincérité, ce que sa matière a gagné en richesse.

La vie des grandes villes, si contraire à la nature, altère la beauté plastique du corps humain, lui enlève sa souplesse et cette aisance souveraine dans le mouvement, que nous pouvons admirer, intacts, chez les animaux. Parallèlement, la musique polyphonique, d'une complexité et d'un raffinement toujours croissants, s'est, au double point de vue mélodique et rythmique, plutôt figée dans une convention assez raide. Et c'est bien là la marque même de la civilisation, puisque la mélodie et le rythme sont les deux seuls éléments qui soient fournis à l'homme musicien, comme la forme et la couleur à l'homme peintre, l'harmonie étant une découverte récente que rien ne prédéterminait dans la nature.

Il semble donc que l'art musical ait subi une certaine déperdition d'énergie dans le même temps qu'il s'enrichissait d'un prodigieux domaine. Il y a à ce fait une première raison, psychologique : l'attrait de l'inconnu qui poussait les musiciens à consacrer tous leurs efforts à l'exploration de ce nouveau royaume.

Il y a enfin une raison technique : l'établissement des règles de l'harmonie amena les compositeurs à penser musicalement dans le cadre rigide du majeur ou du mineur, et à délaisser les modes, source de grande richesse mélodique. D'autre part le souci de donner cohésion aux ensembles instrumentaux conduisit à une classification tout à fait élémentaire des rythmes et, fréquemment, à une certaine monotonie dans leur emploi.

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il eut été difficile d'exploiter de front les divers éléments d'un art en formation, et il importe peu que de toujours nouvelles découvertes harmoniques aient en partie accaparé l'attention des chercheurs, puisqu'on pouvait, au moment voulu, reprendre les travaux entièrement poussés dans d'autres directions.

Ce moment-ci est peut-être particulièrement favorable, où la pléthore du matériel harmonique manque d'étouffer la musique, comme une trop grande abondance d'or arrive, au dire des spécialistes, à paralyser la vie économique d'un pays prospère. Et quelle meilleure façon d'amorcer les recherches que d'aller retrouver, dans ceux des arts populaires qui ont échappé à l'influence de la musique classique, un sentiment plus libre et naturel du rythme et de la mélodie?

Pour prendre un exemple, il existe en Bulgarie des danses au rythme si complexe qu'on ne peut le noter avec exactitude qu'en employant des mesures tout à fait inusitées chez nous ; encore faut-il, ces mesures, les changer à tout instant. Cependant les paysans suivent avec une précision et une aisance parfaites les moindres intentions rythmiques de ces danses qu'un occidental expérimenté a toutes les peines du monde à solfier convenablement. Notre éducation musicale même est presque une gêne pour nous assimiler ce rythme vivant comme celui de l'eau sur les cailloux. Ainsi pourrait-on trouver chez bien d'autres peuples diverses façons de penser la musique, propres à assouplir et renouveler celle que nous avons héritée des grands maîtres classiques. On a beaucoup, peut-être trop parlé depuis une douzaine d'années, de la révélation du jazz. Mais il y a de par le monde mille autres révélations qui attendent leur tour. Il n'est que d'aller les chercher ; et comme les compositeurs ne peuvent le faire, chacun pour son propre compte, c'est à l'industrie phonographique qu'il incombe de les leur apporter à domicile.



Cela s'organise lentement, et par l'initiative privée, et par l'action d'organismes officiels tels que l'*Institut de phonétique* de l'Université de Paris. D'ores et déjà des missions envoyées dans des pays de l'Europe orientale ont permis de rassembler les premiers éléments d'une collection où l'on espère voir figurer plus tard des échantillons enregistrés de toutes les musi-

ques du monde. La Roumanie, la Tchéco-Slovaquie sont déjà au catalogue. Cette année, ce sera la Grèce, en attendant des expéditions plus lointaines, si l'on parvient à résoudre les problèmes d'ordre financier qui font obstacle à l'entreprise.

Car de tels voyages sont terriblement coûteux et présentent de telles difficultés qu'on pourrait être tenté de trouver l'effort à fournir disproportionné avec le but visé. J'ai toutefois tâché de montrer plus haut que ce but n'était pas négligeable. Il peut être utile d'étudier à la lumière de l'expérience acquise les moyens de l'atteindre dans les meilleures conditions.

La mission qui a opéré l'été dernier en Tchéco-Slovaquie, sous les auspices et avec l'active collaboration de l'Académie tchèque, comprenait, du côté tchèque, les spécialistes les plus qualifiés et, du côté français, un linguiste, en l'espèce le Directeur de l'Institut de Phonétique, M. Pernot, deux ingénieurs et un musicien, plus un énorme matériel emballé dans 20 caisses de quelque cent kilos chacune. Une grande firme française avait bien voulu prêter son concours. Il ne pouvait être question de promener dans les campagnes de pareils impedimenta. C'est donc à Prague, dans l'immeuble du Radio-Journal que furent montés les appareils et c'est à Prague que des délégations de paysans vinrent pendant six semaines, des quatre coins du pays, soumettre à notre approbation des échantillons de leur art.

Dire qu'il ne nous arrivait que des merveilles serait exagéré. La décadence de l'art populaire paraît commencer ici comme dans tous les pays où ont déjà pris pied les troupes de choc de la civilisation : service militaire, chemin de fer, suffrage universel, etc.

Le meilleur moyen, semble-t-il, de préparer utilement le travail serait que le musicien de la mission partît un mois à l'avance et parcourût les campagnes en compagnie d'un musicien du pays. Un ou deux sujets seraient ainsi sélectionnés dans chaque village, et l'on ne verrait pas débarquer quotidiennement à la gare centrale une douzaine de villageois ahuris par vingt-quatre heures de route, au milieu desquels, après des heures d'examen, on ne trouve guère plus de deux ou trois chanteurs ou instrumentistes de quelque intérêt. Encore n'est-il pas certain qu'on en fera toujours quelque chose. Le défaut d'ambiance, joint à leur timidité, les paralyse parfois au point qu'ils en perdent la mémoire et qu'il faut presque tirer, note par note, du fond de leur gosier contracté, les chants qu'au pays ils claquent à pleine voix tout le long du jour.

Je passe sur les interminables opérations du minutage. Le temps est compté. On coupe une chanson à la deuxième strophe, on en met une autre pour finir le disque, et, une fois tout prêt, l'artiste, mis en présence du microphone, s'étale complaisamment sur les notes filées et pousse le premier couplet jusqu'à la limite des trois minutes. D'autres fois au contraire il s'effondre au milieu, pris de panique devant les convulsions d'une petite lampe rouge par laquelle l'ingénieur placé dans la chambre des appareils communique avec son confrère.

On concevra que le patient qui, de plus, a roulé toute la nuit sur une banquette de troisième, soit en piètre condition pour donner à ses chants tout le caractère qu'ils réclament. La voix baisse, les rythmes s'atténuent. Il faudrait pouvoir prendre le chanteur sur le vif, comme la photographie instantanée ou, mieux, le cinéma saisissent les images.

Sans doute l'avenir amènera-t-il des perfectionnements techniques qui permettront aux chasseurs d'aller forcer le lièvre au gîte. Il est à souhaiter que l'industrie phonographique s'efforce de créer un type d'appareil enregistreur assez léger pour être emmené partout, sans que soit pour cela sacrifiée la qualité de l'enregistrement.



Les quelques critiques qui précèdent ne sont là que pour indiquer dans quel sens il y a lieu de chercher une meilleure organisation des choses. Il ne faudrait pas en conclure que le travail de l'été dernier à Prague ait été de qualité médiocre. Dans son ensemble, il représente au contraire une réussite, et la collection constituée ne sera pas une des moins intéressantes.

Cette collection comporte peu de musique tchèque. Trop de courants ont balayé la Bohême, et la culture classique y est trop étendue pour qu'elle ait pu conserver un art populaire caractérisé. Dans certains villages cependant il existe de curieuses danses qui combinent à intervalles réguliers des groupes de mesures à trois temps et des groupes à deux temps. Les pas de la danse suivent d'une façon absolument précise ces changements de rythme.

Quant à la musique slovaque, elle abonde en belles et nobles mélodies, où les musiciens peuvent trouver nourriture, en raison des modes sur lesquels elles sont bâties. Le lydien y est particulièrement fréquent ainsi que le dorien. Quelquefois, mais assez rarement, on rencontre aussi la gamme

phrygienne. L'emploi de ces modes est souvent étrangement habile : les intervalles typiques en sont comme réservés pour la fin, où leur survenance donne à la chute mélodique un tour imprévu d'une grande valeur expressive.

Outre des centaines de chansons, trop souvent enregistrées malheureusement par de très vieilles femmes à la voix défaillante (les seules qui les connussent encore), la mission a rapporté de nombreux disques de musique instrumentale, particulièrement d'un très primitif orchestre tzigane, et des chœurs paysans, moins intéressants par leur recherche harmonique que par un sentiment plastique dont certains compositeurs modernes ont peut-être déjà tiré de saisissants effets.

Ce très rapide coup d'œil sur la collection rapportée de Prague ne saurait prétendre à en donner une idée, même approximative. Il n'est là qu'à titre de justification et de l'effort déjà fourni, et de celui que, en présence de ces résultats encourageants, on se propose de fournir encore. Les disques tchéco-slovaques nous apportent presque à l'état pur quelques bouffées de l'air des champs.

Les citadins que nous sommes ont tout intérêt à s'en remplir souvent les poumons ; ils en retireront plus de santé et de force.

Henri BARRAUD.

